

## CHAPITRE 2

L'institut est giflé

« Muriel n'est pas là aujourd'hui, nous informe Jean-Claude, le Directeur. Elle est au lit avec une bonne angine ».

C'était donc cela. Ce matin, en venant à l'école, je n'avais pas vu sa voiture. Et une atmosphère électrique régnait dans la cour, avec des enfants qui s'interpellaient bruyamment en courant dans tous les sens.

« L'Inspection va nous envoyer un remplaçant, reprend Jean-Claude. En attendant qu'il arrive, on va se répartir ses élèves. Toi, Gilbert, tu peux en prendre combien dans ta classe ?

- Cinq ou six.

- Et toi, Guillaume ?

- Pareil.

- Bon, avec Serge, on va se répartir ceux qui restent. Avec les malades, on devrait pouvoir les caser. Il n'y a qu'à les emmener tout de suite. Dès que le remplaçant arrive, je viendrai les chercher.»

Et chacun de rentrer dans sa classe respective. En attendant le remplaçant, je propose une « mosaïque » aux enfants de CE2 de Muriel – sorte d'exercice à base d'opérations dont on colorie les « morceaux » de même résultat, de manière à obtenir un animal ou un paysage- puis j'entame une leçon de grammaire avec mes Cours Moyens.

A un moment donné, le Directeur est venu chercher les enfants.

« Le remplaçant vient d'arriver, m'avertit-il.

-Qui est-ce ?

- François.

- Ce n'est pas vrai !? Avec lui, ça va bien se passer. », affirmé-je.

C'est vrai. Nous avons l'habitude de François. Les enfants le connaissent bien et il véhicule toujours avec lui, un brin d'humour et de fantaisie, qui sont communicatifs. Sacré François ! Ca me fait plaisir de le revoir. Avec toutes les anecdotes qu'il doit avoir à raconter, la « récré » risque de s'éterniser.

Une fois le Directeur parti, je reprends le fil de mon cours de grammaire, puis s'ensuivent les exercices d'application, qui ont duré jusqu'à l'heure tant attendue de la récréation.

Et, contrairement à l'habitude, cette fois, c'est le maître qui faillit presque sortir avant les enfants.

« J'ai pas tout recopié, M'sieur.

-Tant pis ! Tu finiras après », dis-je en refermant avec autorité des cahiers, sur

lesquels ne figurent qu'une ligne ou deux de l'exercice proposé.  
En d'autres temps, ils se seraient fait houspiller, ces « écraseurs de bulles », mais aujourd'hui, je suis pressé.

D'un pas décidé, je gagne la sortie en poussant devant moi les éternels « écumeurs de couloirs », ceux qui profitent de l'inattention des maîtres sortis dans la cour, pour faire les poches des manteaux ou des vestes, pendus aux patères.

Pourtant, une fois dehors, et alors que je m'attendais à voir un François au summum de sa forme, commentant avec volubilité les dernières nouvelles de la circonscription - car les remplaçants non seulement voyagent beaucoup, mais possèdent, parfois comme lui, le don d'intéresser l'auditoire le plus difficile- il règne autour de notre ami un silence de mauvais aloi.

« Qu'est-ce qu'il se passe ? demandai-je à Guillaume.  
- Il vient de faire connaissance avec Anthony Dalandier.  
- C'est vrai ? Mince ! On aurait dû le prévenir.  
- C'est qu'on n'y a pas pensé, » regrette Serge.

Anthony Dalandier, étant un jeune énergumène, arrivé en cours d'année et venu tout droit de Paris, François n'a effectivement jamais eu l'occasion de « le pratiquer ».

Menteur, sournois, ordurier, provocateur, brutal, il a en lui tous les ingrédients pour bien réussir dans la vie.

Vaurien en diable, il l'est assurément, mais vaurien argenté, car le père est gérant d'hypermarché et la mère, assistante de Direction dans une grosse entreprise de la région.

« Allez viens, va ! Viens boire ton café, invita Jean-Claude. Ca va te remettre... Tiens ! Envoie-le donc chez moi, ton Anthony. Je vais lui faire gratter du papier. Ca va l'occuper. »

Puis, le naturel reprenant le dessus, François finit par retrouver sa verve coutumière.

Mais, contrairement à ce que je l'avais supposé, la récréation fut assez vite expédiée et la matinée suit son cours habituel. A savoir, mathématiques ou français, suivant l'emploi du temps des uns et des autres.

Enfin, à midi, mis à part ceux qui déjeunent à la cantine, mes collègues et moi, nous regagnons nos foyers, pour revenir à l'école avant quatorze heures.

Il fait beau cet après-midi-là. Le ciel, d'un bleu immarcescible, est une véritable invite à la nuée de grues cendrées, qui a choisi ce moment-ci pour effectuer leur

retour.

On les entend trompeter sans retenue, en tournant au-dessus de nos têtes, malgré les cris assourdissants des enfants.

Il flotte effectivement dans l'air un parfum de printemps, qui semble d'ailleurs donner des ailes à des écoliers, qui courent dans la cour comme des oiseaux dans une volière.

Vestes et lainages, que ces derniers viennent de quitter pour s'ébattre plus librement, s'entassent sur les marches, en un joyeux désordre.

Serge annonce qu'il faut en profiter, car il va pleuvoir demain. Jean-Claude déplore que la pluie ait choisi un jeudi pour tomber, jour qui était vaqué, à l'époque. « Une fois de plus ! » ajoute François. Quant à Guillaume, il explique que c'est la raison pour laquelle il ne rentrera pas tout de suite, car il va faire sport. L'atmosphère, en ce bel après-midi de mars, est particulièrement détendue.

C'est alors qu'on voit arriver sur nous, un homme fort distingué, dans son complet-veston gris. Nous ne l'avions pas remarqué à cause du soleil. Il se dirige vers François, se plante devant lui et lui administre un aller-retour magistral qui fait tomber ses lunettes.

« Tiens ! s'écrie-t-il. Je vous rends la gifle que vous avez donnée à mon fils, ce matin. »

Puis, dans un silence de cathédrale - les enfants stupéfaits, ayant interrompu leurs jeux - Monsieur Dalandier, car c'était lui, tourne les talons et, tête haute, repart comme il était venu.